

LYON ARTISTIQUE

THÉÂTRAL, LITTÉRAIRE, MUSICAL

Publication hebdomadaire illustrée paraissant le Dimanche

— Les manuscrits ne sont pas rendus —

ADMINISTRATION, RÉDACTION, ANNONCES :

Sté de Publicité Artistique et Commerciale

LYON, 12 et 14, rue Bellecordière, LYON

ABONNEMENTS

LYON ET LE RHONE		DÉPARTEMENTS	
Six Mois	4 fr.	Six Mois	5 fr.
Un An	8 fr.	Un An	10 fr.

SOMMAIRE

TEXTE. — Menus propos de l'Hippique, Pierre Virès. — Le Salon de 1900 (suite), Claudius Payet. — Lettre Parisienne, Charles Dulot. — Hans Richter, S. — Les Excursions du Dimanche. — Concerts et Spectacles. — Chronique Sportive. — Echos et Nouvelles.

ILLUSTRATIONS. — Le Bac des Iles de la Pape. — Nos Conseillers municipaux sortants (suite) : MM. Gourju, Bataille, Bizet, Brunard, Clavel, Krauss, et Piaton.

MENUS PROPOS

de l'Hippique

Nous sommes en pleine période hippique; nous quittons en effet le Concours pour aller aux grandes Courses, en attendant qu'on nous envoie au nouvel hippodrome de Parilly. Et, chose absolument inouïe, le Concours hippique s'est déroulé sous un ciel splendide, avec le tonnerre, comme apothéose, le dimanche.

Vous allez croire peut-être que la foule a été plus considérable dans les tribunes du Cours du Midi que les années précédentes où il pleuvait six jours sur huit. Détrompez-vous ! Vous serez bien surpris quand je vous dirai — et je le tiens de bonne source — que la recette a été inférieure à celle de l'an dernier : inférieure de quelques centaines de francs, il est vrai; car, de même que ce sont toujours les mêmes qui se font tuer ou qui montent la garde, de même ce sont toujours les mêmes qui viennent au Concours hippique. On s'y retrouve chaque année en famille; on y revoit les mêmes figures amies, venues de Paris, de Moulins, de Chambéry, de Bourg, d'Annecy ou de Valence. La « butte aux lapins » conserve sa physionomie spéciale et connue et c'est à peine si l'on y signale quelques recrues nouvelles venant prendre la place de quelques envolées qui ont quitté Lyon et sa « haulte vie » pour se faire, après fortune faite, dames de l'œuvre dans quelque coin ignoré.

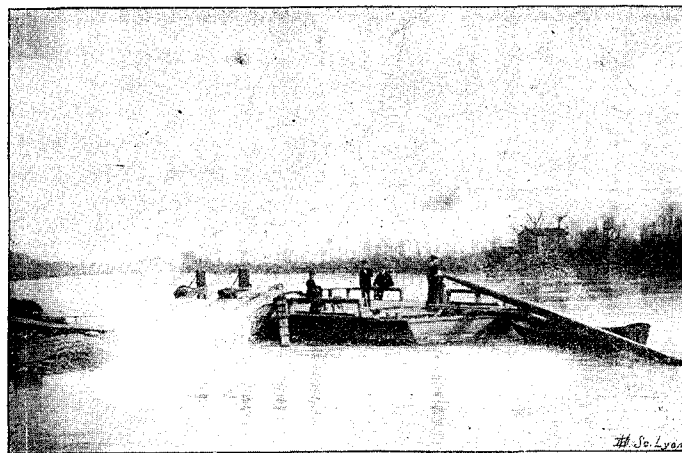
On va maintenant songer aux Courses. Et, à ce sujet, je me ferai volontiers le porte-parole des justes revendications de tout un monde intéressant qui vit de ces fêtes sportives. Je veux parler du monde de la toilette et de la mode. Il se plaint, avec vraisemblance de raison, que ces fêtes sont trop rapprochées et que nos belles mondaines, qui ne demandent cependant qu'à s'exhiber en toilettes nouvelles, n'y songent plus quand elles pensent qu'elles pourront se montrer au Grand-Camp avec les toilettes qu'elles portaient à l'Hippique et qui n'ont pas eu le temps de se démoder. Or, le monde de ces fournisseurs est grand : couturières, modistes, chausseurs, fabricants d'ombrelles, de rubans, de fantaisies, d'orfèvrerie. Jadis, on trouvait, après l'Hippique, les épreuves au trot de Bonnetterre; puis en juin le Grand-Camp, qui renouvelait ces courses en septembre. Cette année on nous fait espérer en juin les courses de Parilly. L'expérience sera curieuse à observer.

Car on nous répond volontiers que si l'on fait suivre l'Hippique des grandes Courses c'est qu'on a peur de l'exode accoutumée des familles à la campagne, aux champs ou sur les plages. Reviendraient-elles plus tard ? Et ce sont elles qui font la recette !...

Croyez-vous qu'elles ne reviendraient pas ?

L'épreuve, maintes fois tentée, a toujours prouvé qu'on revient à Lyon pour les courses. On en profite pour faire les menus achats imprévus au départ et renouveler les provisions épuisées et les toilettes défraîchies.

Car nos courses datent de loin. Sans remonter au temps où un chemineau, en enfourchant, à l'occasion, au Grand-Camp, une bête sans jockey, gagnait les premiers écus qui lui permettaient de mourir, il y a quelques mois, plusieurs fois millionnaire, à Paris, je crois que le premier Concours hippique de Lyon se donna du 21 au 25 avril, en 1869. Il était jeune alors, à peine éclos dans l'œuf, succédané naturel, mais mal défini encore, d'un comice agricole qui trouvait tout juste 7,500 francs de primes et médailles à attribuer aux chevaux de classe seule-



LE BAC DES ILES DE LA PAPE

(Voir l'article Les Excursions du Dimanche.)

ment. Ces primes atteignent aujourd'hui 35,000 francs.

Il est vrai que le courant mondain se portait moins alors vers ces sortes de réunions qui sont aujourd'hui le rendez-vous forcé de la suprême élégance et du bon ton.

Et pourtant qu'avons-nous changé, depuis des siècles, à l'élevage et à l'entraînement du cheval ? Rien, absolument rien. Prenez, si vous le voulez bien, le vieux traité d'agriculture d'un ancêtre du premier siècle, Columelle ! Je me le rappelle encore, car il me valut, — il y a quelques trente ans, — les honneurs d'un magnifique collage au bachot.

Columelle, que je maudis ce jour-là, m'obligeait à traduire ceci : « Ceux qui veulent sérieusement élever des chevaux, doivent surtout s'assurer un esclave qui connaisse parfaitement cette matière, et une grande quantité de fourrages... » Vous dites aujourd'hui : « Ayez un bon *studgroom* et donnez force avoine ! »

Columelle ajoutait : « Si ces deux choses peuvent ne pas être nécessaires absolument pour les autres bestiaux, le cheval exige une grande attention, surtout le cheval de noble race... » ; voyez « pur sang » !

Suivent toutes sortes de recommandations essentielles sur les saillies, les poulains et leur élevage, dont je vous ferai grâce, mais qui vous prouveraient que nous n'avons rien inventé, rien découvert, et qu'en somme il n'y a rien de bien neuf sous le soleil.

De 1869 à 1876, éclipse totale de l'hippique. Des rivalités surgissent alors entre la Société Hippique française et la Société Hippique du Rhône ; l'une prend le cours du Midi, l'autre s'installe bravement à Bellecour, tout comme récemment le Concours de Boules. Puis les concours se succèdent toujours plus brillants en 1878-1879. Enfin en 1890, la Société des Concours Hippiques du Rhône et du Sud-Est s'implante définitivement à Lyon, sous la présidence de M. Chalandon. En 1892, M. le comte Palluat de Besset lui succède ; en 1893, la présidence échoit à M. de Vaugelas, jusqu'en 1899, où elle est offerte à M. Albert Joannard, le président actuel.

Aujourd'hui, le Concours Hippique de Lyon est entré dans une voie de prospérité et d'organisation parfaite qui lui assurent la vitalité et le succès. Sous ce rapport, Lyon est même mieux favorisé que Paris.

Après la Société des Courses qui, elle aussi, peut compter sur les plus grandes faveurs du public, il ne nous reste qu'à souhaiter bonheur et longue vie à l'Hippodrome de Parilly, et Lyon n'aura rien à envier à aucune ville sous le rapport du sport hippique.

Pierre Virès.



Le Salon de 1900

— Suite —

LA SCULPTURE

On a tellement pris l'habitude de rassembler, sous l'étiquette uniforme de sculptures, les mauvais mascarons que des praticiens imaginent au-dessus des portes, les babioles d'importance moindre, que le goût s'est singulièrement vulgarisé. Qu'il est loin le temps des fantasques et profonds imagiers du moyen âge ! Au lieu de chercher à définir le sens caché, symbolique que doit contenir toute œuvre d'art, des gens ont admiré des fantaisies, des bibelots d'étagères que l'on eût dû laisser monopoliser par la Mode. Des statuettes de terre-cuite, de plâtre ou de bronze, reproduisirent le geste canaille ou conquérant de quelque pitre, la contorsion suggestive d'un arlequin, l'attitude perverse d'une pierrette effrontée.

Ces objets fastidieux se répandirent par quantités dans le commerce. On s'extasia sur le luxe qu'ils apportaient dans l'ornementation des appartements et, sous les lustres, pendant les interminables minutes d'ennui des soirées mondaines, des courtisans obséquieux complimentèrent, sur ses choix, la maîtresse de céans. Un tel engouement, allant à des choses de vil prix, révélait déjà un bien piètre instinct du Beau et aidait à l'aviilissement des sentiments intimes et de l'intelligence. Rodin fut incompris, honni, méprisé, insulté, pour cette cause ; Falguière, à ses débuts, fut seulement méconnu. Bien vite, cependant, son enthousiasme méridional fit plaisir et l'emporta. Il surnagea sur la médiocrité, se classa vite comme un très grand artiste. Dernièrement il mourut, et la foule eut comme une révélation. Elle ne connaissait guère de son œuvre que ces exquises nudités, pétries de morbidité moderne, que les Italiens colportaient, avant qu'on le leur interdît, sachant pertinemment que tout ce qui excite la lubricité des vieux messieurs ou les appétits malsains de la jeunesse, se vend très bien. Ce n'était point assez ; elle apprit que le travailleur acharné, à l'imagination opulente, était doublé d'un artiste et les discours accrurent les regrets qu'elle concevait d'avoir perdu un tel homme.

Car — il faut bien se l'avouer — ils sont rares les sculpteurs de valeur qui savent faire palpiter la chair, qui savent lui communiquer les émois de la vie, les sensations de toutes sortes qui forment les personnalités selon qu'on les ressent de telle ou telle façon. Les grands artistes de ce siècle ne sont point une dizaine. Le chiffre en est, néanmoins, assez rond et l'on se représente peu d'époques aussi fertiles depuis les époques médiévales. Malgré tout, l'on doit regretter que la sculpture n'ait pas suivi l'impulsion donnée aux autres arts.

A ce Salon, il n'y a guère que M. Fix-Masseau qui émerge de la masse. Ses quatre envois sont magnifiques. Il est puissant, savant, observateur avec le *Penseur* — acquis par la ville de Lyon — ; gracieux, élégant, mièvre avec la *Femme à la collerette* ; mystérieux, étrange, inquiétant avec le *Secret* ; délicat comme un peintre de miniatures avec le *Médailleur*. Certes, les qualités que renferment ces œuvres sont notablement différentes ; elles composent un tout unique qui est un tempérament merveilleusement organisé. M. Fix-Masseau peut espérer atteindre, un jour, aux synthèses de Rodin. Il se place déjà à côté de M^{lle} Claudel.

Par l'importance de son groupe, M. Aubert s'impose de suite après. Une distance énorme sépare les deux artistes, et il ne serait point difficile de le démontrer. Néanmoins, les efforts de M. Aubert sont dignes des louanges les plus sincères. La *Source et le Génie des ondes* — dans le seul corps splendide de cette femme nonchalamment couchée parmi les nénuphars — contient beaucoup de beauté. Il y a là-dedans des lignes très pures et d'une souplesse remarquable, que gâtent malheureusement des détails disparates..., ce petit génie disproportionné, par exemple. Dans l'*Esquisse du sergent Blandan*, le *Buste de Monsieur Ch. P.*, le *Médailleur de Monsieur G.*, M. Aubert dévoile d'autres côtés de son talent.

Les œuvres importantes se comptent dans l'étroit salon. Signalons les panneaux : la *Science, les Arts*, de M. Nicolas Grandmaison. La composition en est habile et bien équilibrée ; mais ils ont le tort de se rapprocher davantage de la peinture que de la sculpture.

Que peut-il bien y avoir encore ? M. Charles Textor, dont le *Bernard de Jussieu* intéresse ; M. Claude Devenet, dont le *Jeune Voltaire au lycée Louis-le-Grand* est digne d'une place publique ; M. Chôrel qui promet beaucoup, si nous pouvons avoir confiance dans le *Buste du docteur P.*, dont les tendances sont excellentes ; M. Desprez, qui est amusant avec son *Faux Départ*.

Ensuite arrivent MM. J.-M. Fournioux, Joseph Bourgeot, dont les envois mériteraient une mention plus conséquente ; Claitte, Léon Beauvisage, Devaux, Clémencin. Ceux-là s'honorent pour l'instant de qualités précieuses, assurément, mais point assez probantes pour appeler l'étude, la réflexion que les œuvres d'art véritables nécessitent.

En somme, la critique que l'on pourrait appliquer à tous les artistes qui ont comblé ce Salon de leurs productions, résiderait spécialement en un manque de confiance en soi-même ; dans une absence d'audace, une peur de reproduire les formes humaines qui font paraître toutes ces sculptures froides, creuses, étriées et peu fermes sur leurs assises. Il faudrait que nos artistes lyonnais

se souviennent plus souvent des étapes des maîtres dont le nom brillera immortellement à travers l'histoire de l'art de ce siècle : Rude, Barye, Carpeaux, Falguière, Rodin, Dalou.

A PROPOS DE QUELQUES GRAVURES

Mon distingué confrère Vabregeuse n'a qu'à peine effleuré la gravure dans le compte rendu si complet du Salon de Lyon, qu'il a écrit dans ce journal même. C'est pourquoi je me permettrai d'y revenir.

La gravure, si fort en honneur dans les siècles passés, que c'est à elle seule que l'on se réfère pour constituer une documentation exacte sur les époques disparues, a jeté sa dernière lueur pendant l'ère romantique. Cela est incontestable. Il ne faudrait point supposer cependant qu'elle a exhalé l'ultime soupir après lequel il ne reste plus à entonner que l'oraison funèbre. Les lithographies, les eaux-fortes de Charlet, Raffet, Bellangé, Daumier, Gavarni, Nanteuil, de Nerval, Bida, Lami, composent une galerie que l'on n'aurait qu'à consulter pour apprendre l'histoire politique, littéraire et sociale de la première moitié de ce siècle. Aujourd'hui, pour arriver à un groupement aussi compact, il faudrait se servir des instantanés pris à tous propos. La photographie a détrôné la gravure. Nous avons certes perdu au change. Personne ne récrimine pourtant, tant l'amour des choses reproduites, en se diffusant, s'est vulgarisé.

La gravure est devenue un art de délicats, un art aristocrate. On a inventé l'estampe moderne que l'on a fait ressembler aux miniatures de jadis. On a enluminé le trait de couleurs appropriées, de petits points d'or ou d'argent. L'on obtient ainsi de jolis pastiches, dont on tire une épreuve ou deux pour des amateurs opulents et des collectionneurs clairvoyants. Quelques artistes, aussi, ont eu l'idée ingénieuse de jeter sur la plaque de cuivre le prime-jet de leurs œuvres futures ou les quelques lignes d'un croquis nettement enlevé dans quoi ils enferment toute leur hardiesse et tout leur esprit. De telles images ne peuvent servir à l'éducation des masses et demeurent incompréhensibles à quiconque n'est point accoutumé de longue date aux mystères d'Apollon.

Voici pourquoi la gravure est en désuétude. Depuis les *Jeunes-France*, les artistes se sont considérés comme des êtres à part, tellement au-dessus du commun, qu'il leur fallait vivre en dehors de la société. Ils ont vêtu des vêtements baroques, se sont composé une physionomie particulière. Bref, n'étant plus en contact avec la foule, ils méconnaurent bien vite ses aspirations, dont Nadar, du haut de son ballon, scrutait les moindres tressaillements et à la place de la *rue Transnonain* de Daumier, trouvèrent bientôt, sur les cheminées, les vues de Fourvière ou de la Tour Eiffel, œuvres de l'objectif.

Nonobstant, quelques artistes sont restés fidèles à un genre que d'aucuns méprisent. Je n'en veux pour exemple que MM. Jean-Baptiste Poncet et Charles Pinet. Les peintures qu'ils entreprennent sont de beaucoup inférieures à leurs gravures et, ils auront beau s'illusionner, croire qu'une affection secrète les pousse vers la couleur, ils sont voués à exprimer, avec du noir et du blanc, la puissance lumineuse de la nature.

Ce qu'il faut le plus admirer chez M. Poncet c'est l'opiniâtreté. Il travaille non avec ardeur, mais avec patience. Son tempérament le porte bien loin des extravagances. Assistant peu éloquent de la réunion d'Ingres, H. Flandrin, Chenavard, il a surtout quelques bribes de leurs formules qu'il perpétue jusqu'à nous. Il se moque des évolutions, des changements d'écoles. Il reste uniforme et inébranlable dans les convictions de sa jeunesse. Aussi, malgré tout le plaisir que l'on prend à saisir l'habileté, la finesse et la sûreté de dessin du *Baptême de Jésus dans le Jourdain* et du *Passage de la mer Rouge* (gravures au burin), on ne peut se défendre de les trouver monotones et grises.

M. Charles Pinet doit recruter de bien plus nombreux partisans. Lui ne troquera jamais le sentiment qui l'anime contre la facture dont il a acquis déjà toutes les roueries. L'on ne peut oublier ses vues de Notre-Dame de Paris. Ces eaux-fortes, aussi puissantes, mais plus substantielles que celles de Victor Hugo, restent aussi fermement gravées dans la mémoire que sur le papier et l'on ne saurait trop louer, à notre époque, l'artiste qui, sans tapage, avec des lignes seulement, sait remuer aussi profondément que M. Pinet, le spectateur qui contemple son œuvre. Voici plusieurs années que

M. Pinet nous comble avec les coins de la magnifique cathédrale. Le bonheur d'examiner l'œuvre terminée nous sera-t-il refusé ? Nous voudrions voir, réunies dans une même exposition, ces suites admirables d'eaux-fortes que Notre-Dame a inspirées. Nous ne pourrions qu'applaudir. Huysmans daignerait s'en servir de sa prose cette superbe iconographie et Victor Hugo n'eût pas désiré, pour son chef-d'œuvre, de commentateur plus distingué. Car, comme Quasimodo, M. Charles Pinet, doit habiter le taudis du sonneur. Pour connaître ses moindres recoins et pour avoir pénétré si parfaitement les secrets du monument gothique, il faut avoir vécu dedans, avoir été hanté par les symboles qui contiennent les sculptures du tympan du grand portail ; obsédé par la signification de ces cuivres — têtes humaines sur corps d'animaux ou têtes d'animaux sur corps humains — qui émergent, inquiétantes, de la blancheur qui couvre les alentours ; il faut avoir subi le charme que l'on recueille sous les voûtes sombres des cryptes ; il faut avoir, aussi, été ému par l'ensemble grandiose de la cathédrale, imposant sa masse noire à la frivolité de Paris.

Les eaux-fortes de Notre-Dame laissent une impression d'une intensité telle que tout ce qui est contenu dans le petit salon des aquarelles et des dessins semble mesquin, maigriot et que, même les deux gravures de M. Vally, cependant tracées avec énergie et science, apparaissent sans reliefs et trop monochromes.

Claudius Payet.

Bassin de **SOURCE DES CÉVENNES**
VALS DIGESTIVE, LAXATIVE, DIURÉTIQUE

LETTRE PARISIENNE

Les scènes subventionnées, toutes à François Ponsard. — *Le Lion amoureux* et *Charlotte Corday*. — Piété filiale. — A l'Athénée, *Francine*, de M. Janvier. — Les deux Palais de l'avenue Nicolas II à l'Exposition. — Un éblouissement.

A l'Odéon, reprise du *Lion amoureux*, de François Ponsard ; au Théâtre-Français, reprise de *Charlotte Corday*, de François Ponsard. Voilà de l'accaparement où je ne m'y connais pas : consacrer nos deux premières scènes subventionnées au même François Ponsard, en temps d'exposition, alors qu'il conviendrait de montrer aux étrangers qui affluent à Paris, les meilleures œuvres de notre théâtre dramatique, c'est excessif, tout de même.

C'est paraît-il à son fils que François Ponsard doit une telle faveur. Ce fils, un de nos confrères nous l'a montré, en effet, attaché avec une ardeur sans égale à faire triompher partout, et avec subventions, la mémoire de son père : « L'incendie de la Comédie ne fut pas pour calmer ses ardeurs filiales ; il accapara Ginisty, il circonviut Claretie, il calma Leygues, il enchantait Roujon » et il assura ainsi la double apparition du *Lion amoureux* et de *Charlotte Corday*. — Splendide exemple de piété filiale que je recommande à l'attention de mes jeunes lecteurs !

Les représentations de l'Odéon ont été très suivies. Le *Lion amoureux* fait décidément beaucoup d'argent. Cela n'a d'ailleurs rien qui doive étonner. La pièce est facile à comprendre et délibérément honnête. Elle est adroite aussi et si le héros, le conventionnel, Humbert dont la rudesse s'apaisera devant les grâces d'une marquise, est un personnage artificiel créé de toutes pièces, ce défaut passe tout à fait inaperçu aux yeux du public. C'est que — comme l'a dit un excellent critique — Ponsard avait le sens du théâtre. Il faisait « faux » mais il faisait « caractéristique » et « mouvementé ». Il était un prestigieux illusionniste de l'éloquence et de l'ingéniosité. Puis la pièce évoque une période sanguinaire et à costumes. Or, les costumes ne sont pas sans aider beaucoup souvent à l'intérêt que l'on peut prendre à un drame.

Charlotte Corday, malgré tout le bruit qu'on avait fait à

l'occasion de son interdiction n'a pas eu un égal succès, il s'en faut. La soirée fut plutôt terne et même ennuyeuse. D'abord on ne trouvait aucune de ces allusions aux événements présents qui devaient provoquer, au dire de certains, de si vifs incidents. Et ce fut déjà une première déception. Puis ce drame est vraiment trop dépourvu de vie, de mouvement, d'intérêt pour pouvoir retenir l'attention durant quatre longues heures. A part la superbe apostrophe de Danton, au premier acte, à part la célèbre scène du Triumvirat et l'assassinat de Marat dans sa baignoire, toutes les longues discussions politiques, tous les autres tableaux parurent interminables.

Ce tableau de la mort de Marat dans sa baignoire est la reproduction d'un tableau du musée Grévin. L'impression qu'il donne est extraordinaire. Paul Mounet s'est attaché à être très réaliste avec sa flaque de sang qui envahit peu à peu la chemise et dont les gouttes glissent jusqu'à terre. Mais cette émotion de la fin ne saurait suffire à faire oublier tant de longueurs.

A l'Athénée, *Francine ou le Respect de l'innocence*, comédie en trois actes de M. Ambroise Janvier, a obtenu du public un merveilleux accueil. C'est un succès certainement.

« C'est un peu du Labiche », a-t-on dit. Et cela est vrai. L'auteur du reste en donnant, à l'ancienne mode, un sous titre semble indiquer que l'idée de ce rapprochement était dans son intention.

Francine, c'est une petite jeune fille du couvent, elle épouse le père d'une de ses compagnes, et les rapports sont imprévus et comiques entre la petite mère et l'ancienne amie.

Le premier acte est rempli par les préliminaires de ce mariage. Nous sommes au couvent des Oiseaux-Mouches où Denise, fille unique de M. Montmirel, un gentleman farmer, veuf et jeune encore, et Francine, orpheline sans fortune, sont pensionnaires. Les deux amies se confient leurs projets. Denise est fiancée à un ingénieur qu'elle connaît à peine, et Francine croit avoir touché le cœur de son beau cousin de Frébécourt. Elle attend même ce dernier qui doit la venir voir le jour même au parloir.

Le tableau poussé à la charge de cet après-midi de « parloir » et des détails impayables. Nous entendons sœur Pétronille gémir sur les exigences des familles.

Comprend-on cette mode maintenant de faire prendre tout le temps des bains aux enfants ! Mais c'est leur donner le goût des frivolités mondaines !

Nous voyons la belle dame qui met une offrande dans le tronc chaque fois qu'elle a trompé son mari ; des marchands de vins, père et mère, se plaignant que les élèves reprochent à leurs filles d'avoir les jambes « canaille » ; l'ineffable Beaufémur, recommandé par l'archevêque de Tombouctou et qui, désireux de se marier, vient solliciter des religieuses des tuyaux sur leurs pensionnaires. Ce qu'il souhaite principalement chez sa femme, ce sont de bons principes. Et il ajoute :

— Mais afin de pouvoir accomplir quelques bonnes œuvres, je désire aussi qu'elle ait une certaine dot.

Enfin arrive le cousin de Francine, le beau Frébécourt. Mais ce n'est point pour lui parler mariage que le brillant snob fait visite à sa cousine. Il lui explique qu'il voulait seulement sous ce prétexte s'introduire dans le couvent afin d'y prendre des vues de la leçon de gymnastique pour les besoins d'une Revue que son cercle doit jouer.

Dépitée, la jeune fille s'en alla finir son heure de parloir auprès de Denise. Celle-ci a vite fait de la consoler. Elle a remarqué depuis longtemps que son père était très amoureux de son amie, et incontinent, quand le papa revient au parloir, gentiment, crânement elle le fiance à Francine.

Au second acte Francine est devenue M^{me} Montmirel. Mais Denise est toujours M^{lle} Denise. Son fiancé a repris sa parole, redoutant l'aléa générateur de cette seconde union du père. Le bonhomme Montmirel est navré d'avoir ainsi compromis l'avenir de sa fille, et la gentille petite belle-maman est navrée aussi. Mais si elle est la cause elle la réparera.

Le cousin Frébécourt justement tourne beaucoup autour d'elle depuis qu'elle est mariée. On ne voit que lui au château où il vient sans cesse. Elle lui en veut au reste de la rechercher si tard. Elle va donc lui jouer une jolie comédie... Elle lui persuadera, à ce vaniteux garçon, qu'elle l'aime, qu'elle l'aimait de tout temps : « Mais si vous voulez que je sois à vous, mariez la jeune fille... Jamais sous le même toit que cette enfant... Le respect de l'innocence, vous comprenez. » — « La marier, c'est difficile. » — « Alors épousez-la. » — D'abord il proteste. Puis il se résigne ; et le voilà fiancé avec Denise qui l'aime en secret

depuis longtemps. Tout cela bien entendu, n'est toujours qu'un stratagème.

Mais au troisième acte Francine s'est prise à son piège. Elle aime son cousin et devient jalouse de son amie. Un moment nous craignons, tant sa détresse d'honnête femme est grande, que le mariage de Denise soit à jamais compromis. Mais non, l'élève des Oiseaux-Mouches, soutenue par sœur Pétronille, arrivée fort à propos au château, ne succombera pas. Au reste, Frébécourt maintenant n'a plus d'yeux que pour sa fiancée. Francine se consolera avec les enfants que son mari pourra lui donner sans scrupule ; Frébécourt est très riche et ne se soucie aucunement de l'héritage.

Tout cela est gentiment tourné ; c'est un badinage spirituel et innocent. Une excellente interprétation en augmente encore l'agrément.

Décidément, je ne crois pas que je pourrai arriver de sitôt au Salon de la place de Breteuil. C'est au diable d'abord, et puis l'Exposition se trouve justement sur mon chemin. Une fois



M. GOURJU

Conseiller municip., Conseiller génér.,
Sénateur du Rhône.

qu'on y est entré, on ne sait plus en repartir de cette satanée Exposition.

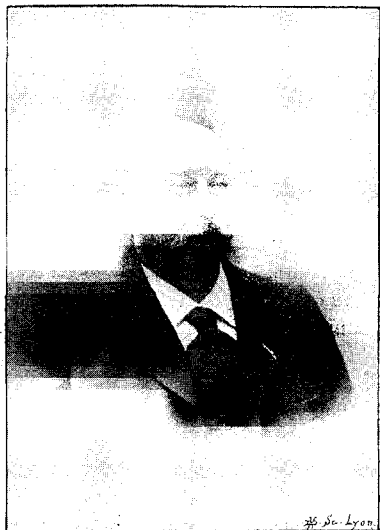
Au reste, que verrais-je de plus là-bas qu'au grand Palais ? Ah ! ces deux palais de l'avenue Nicolas II ! J'ai mis quatre heures, ce matin, pour en explorer seulement les salles... C'est beau, c'est merveilleusement beau : les merveilles succèdent aux merveilles, les chefs-d'œuvre aux chefs-d'œuvre. Mais il y

en a trop presque. D'une première visite il ne reste qu'un éblouissement.

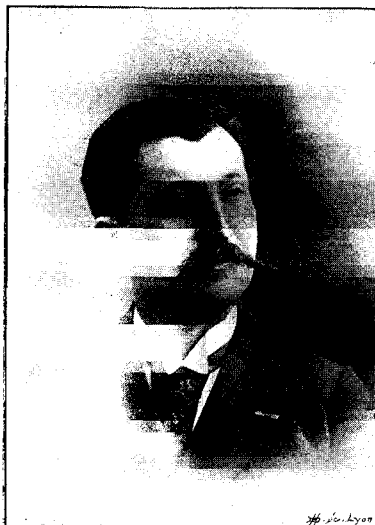
Il faudra revenir bien des jours pour saisir dans ses détails l'enseignement de l'exposition centennale, pour percevoir les progressions, les originalités, les enchainements d'écoles. Mais qui pourra le faire à son aise en sera joliment récompensé.

L'exposition rétrospective, si admirablement organisée dans

LE CONSEIL MUNICIPAL (Suite)



M. DATAILLE



M. BIZET



M. BRUNARD



M. CLAVEL



M. KRAUSS, Député du Rhône.



M. Maurice PIATON

Nos Conseillers Municipaux sortants.

ce petit palais, qui, plus encore que le grand, m'enchanté par l'harmonie de ses proportions, la commodité de ses divisions, sa décoration extrêmement appropriée, est la plus belle qu'on ait vue jamais. C'est un résumé de l'histoire de l'art français, depuis l'époque gallo-romaine jusqu'à la fin du xviii^e siècle, fait avec un rare discernement. On pouvait craindre un encombrement, un abus de richesses, les vitrines trop garnies, les objets trop nombreux. Il n'en est rien. Chaque époque, chaque forme d'art n'est représentée que par quelques pièces. Partout on se reconnaît, on peut dégager la caractéristique d'un temps.

Je me propose de passer au milieu des merveilles de ces trois Expositions, la rétrospective, la centennale et la décennale, bien des heures. Je tâcherai de préciser ici les impressions reçues, les réflexions suggérées... Mais alors trouverai-je encore le temps de parler des théâtres ! Il est vrai que les théâtres passent maintenant au deuxième plan. Quelques-uns ont réduit même leurs tarifs, redoutant la concurrence de la rue de Paris.

A Paris rien n'existe plus que l'Exposition.

Charles Dulot.

Hans Richter

Le célèbre chef d'orchestre de Vienne et de Bayreuth, Hans Richter, dirige au Casino, au moment où nous mettons sous presse, un magnifique concert donné par l'Orchestre philharmonique de Berlin.

En attendant que nous puissions, dans notre prochain numéro, rendre compte de cette solennité artistique, nous donnons à nos lecteurs quelques notes biographiques sur la carrière du célèbre capellmeister.

Hans Richter est né à Raab (Hongrie), en 1843. Après avoir reçu de son père, organiste distingué, les premiers principes de la musique, il entra au Conservatoire impérial de Vienne et en sortit pour occuper à l'Opéra de cette ville le poste de premier cor.

Mais Richter n'était pas seulement un virtuose sur son ingrat instrument : il jouait remarquablement de la trompette, du violon et du violoncelle et avait reçu, en outre, une solide éducation harmonique.

En 1866, Wagner, alors fixé à Lucerne, chargea Richter de mettre au net la copie de la partition d'orchestre des *Maîtres Chanteurs* destinée à la gravure.

Peu après, Richter fut nommé, sur la recommandation de Wagner, chef des chœurs de l'Opéra de Munich, et en 1878, il fut appelé à la direction de l'orchestre de l'Opéra de Vienne et de la Chapelle impériale, et occupa ses importantes fonctions jusque dans les premiers mois de la présente année.

C'est Hans Richter qui fut chargé par Wagner de la copie définitive des quatre partitions de l'*Anneau du Niebelung*.

Mis en évidence par sa création de *Lohengrin* en français à la Monnaie de Bruxelles (1870), Richter inaugura le théâtre de Bayreuth et y dirigea la *Tétralogie* (1876) et *Parsifal* (1882).

Hans Richter a été l'un des apôtres les plus fervents et des plus autorisés de la cause wagnérienne ; il n'en professe pas moins un mépris profond pour l'ignorance de certains « snobs » qui se donnent comme les seuls initiés. A leur rencontre, il admire profondément les œuvres des maîtres, Gluck, Mozart, Beethoven, Weber, dont il possède toutes les traditions.

Des tournées à Londres, à Paris, à Bruxelles et dans l'Europe entière ont consacré la réputation de Hans Richter. Le concert qu'il a dirigé le 4 mai, au Casino, à la tête de l'Orchestre philharmonique de Berlin, a permis aux Lyonnais d'apprécier sa souveraine maîtrise et sa compréhension profonde des œuvres des grands maîtres.

Hans Richter est un simple et un modeste. A Bayreuth, il se rend tranquillement, sa représentation terminée, à la brasserie, désertant l'orgueilleuse villa de Wahnfried. C'est que dans la demeure de Wagner réside maintenant sa veuve qui a transformé en une vulgaire entreprise commerciale la sublime conception du théâtre-modèle. C'est que, surtout, Richter fuit la horde des « snobs » prétentieux, qui, voilà dix ans proclamaient *Mireille* le chef d'œuvre de la musique, et qui maintenant, hôtes habituels de Wahnfried, encomrent les couloirs de Bayreuth de leur ignorance et de leur faconde.

Ces wagnériens intolérants, dont Saint-Saëns trace une fine silhouette dans son dernier volume, admirateurs de confiance dépourvus des connaissances les plus élémentaires en musique et en allemand, commentateurs au charabia symbolique et emphatique, Richter les abomine, et pour tout dire, il ratifie pleinement ce jugement que nous empruntons à M. Louis Pilate de Brinn'Gaubast et à M. Barthélemy, les deux savants traducteurs de l'*Anneau du Niebelung*.

« L'important pour leur prétentieuse incompetence, c'est de pouvoir à toute occasion, prononçant le nom de Richard Wagner, polluer du flux écœurant de leurs enthousiastes oui-dire, aux dépens de *Lohengrin*, la *Valkyrie*... pardon ! j'oubliais que nos wagnérophiles prononcent *Walküre* ; et bref, entre deux coups de roulette à Monte-Carlo, entre deux *flirts* à l'Opéra, entre deux médisances de loge préfectorale aux guignols des villes de province, bavarder et baver d'admiration factice sur les drames de Richard Wagner, simuler envers la mémoire sacrée de Richard Wagner, l'hommage — pourvu qu'il soit public — d'un quart d'heure d'attention soutenue... »

S.



Les Excursions du Dimanche

— Suite —

RILLIEUX, LA PAPE

Une des plus agréables excursions de la banlieue de Lyon est, sans contredit, celle des *Iles de la Pape*, où l'on peut se rendre très facilement et très économiquement par la ligne de chemin de fer de Lyon à Genève (gare de Perrache et gare de Genève) ou par le tramway de Lyon à St-Clair.

En prenant ce dernier itinéraire et quand on a longé le bas du faubourg de Bresse, par le quai d'Herbouville, et traversé la grande rue de St-Clair, le lieu choisi pour faire une halte est le petit pont, à droite de celui que traverse la route, pont qui surplombe la ligne de Genève et conduit à la gare des marchandises et aux bords du Rhône.

De là, la vue, en se retournant vers Lyon, embrasse un beau spectacle :

En face, la colline de Caluire, dominée par la colonne des Eaux et les glacis du fort Montessuy ; puis la Croix-Rousse, dont les maisons descendent serrées vers le fleuve, ainsi qu'un troupeau de moutons à l'abreuvoir ; au dernier plan, la basilique de Fourvière, qui semblerait accolée à la Croix-Rousse, si un brouillard de fumée ne faisait deviner la tranchée qui les sépare et où coule la Saône.

Beaucoup plus proche, c'est St-Clair, avec les hautes cheminées de l'usine de la compagnie des Eaux ; les cimes de peupliers rangés en cercle indiquent l'arc que forme en cet endroit le Rhône, arc dont la flèche serait le viaduc du chemin de fer, assis sur huit arches de pierre.

Devant les masses de verdure du parc de la Tête-d'Or se silhouettent les bâtiments du tir aux pigeons, les murailles dentelées du stand de la Société de tir et les tribunes des courses.

A l'est, ce sont les Brotteaux, Villeurbanne, reconnaissable aux couleurs blanches et rouges des immenses constructions de l'usine Gillet, le Grand-Camp, etc.

A nos pieds, la jolie gare de St-Clair, bornée du côté du Rhône par une réunion de jardins et de guinguettes ; la voie se partage en deux tronçons, dont l'un court dans la direction de Miribel, en longeant le fleuve, pendant que l'autre s'enfonce sous le tunnel que surmontent plusieurs villas pimpantes, les plus avancées de Vassieux.

L'ouverture du chemin de fer de Genève a fait disparaître la fameuse Sarrazinière, souterrain qui courait dans les balmes, le long des berges du Rhône, et allait de Saint-Clair à Miribel ; on en voit encore les vestiges près de cette petite ville, mais on ignore à quel usage il était destiné.

A partir du pont du chemin de fer, la route va s'élever sur les flancs de la colline, elle-même contrefort du plateau des Dombes ; c'est la route de Strasbourg, dite plus souvent de Genève.

A gauche, de belles propriétés s'étagent en terrasses, reliées à la route par de petits chemins montueux ; à droite, maisons et jardins descendent vers le fleuve, une partie bordant un entonnoir appelé le Ravin.

Le premier hameau, au haut de la montée, c'est Crépieux, à six kilomètres et demi de la place Bellecour. Un chemin part de là pour monter à Caluire ; il se continue en descente vers le Rhône.

Quelques pas plus loin, la petite chapelle de Crépieux se dresse sur un petit monticule au débouché de la route de Rillieux sur celle de Genève. Presque en face, surmontée d'un bel écusson avec cimier, s'ouvre la grille du château de la Pape.

Le château apparaît à travers les arbres, au bout d'une large allée de tilleuls : le corps de logis est encadré de deux pavillons carrés un peu plus élevés. Construit en 1743 par Jean Pillehote, imprimeur à Lyon, dont l'écusson de la grille porte les armes, il logea l'état-major de l'armée de la Convention en 1793 et celui des alliés en 1814 et 1815. Un parc magnifique l'entoure ; par-devant s'étend une terrasse qui domine l'ancienne gorge de Moyfond, où une léproserie était établie au moyen âge.

La route de Rillieux traverse, deux kilomètres plus loin, en suivant le bord d'un large vallon, le village dont l'église couronne la crête de la colline ; elle se continue ensuite vers Villars.

Une autre route passe également par Rillieux et aboutit à Fontaines ; elle rejoint la route de Genève à deux cents mètres de la première. Une pyramide de deux mètres de hauteur, d'un seul bloc de pierre, élevée à la jonction, porte sur chaque face des inscriptions indiquant que ce second chemin de Rillieux fut exécuté sous les ordres du maréchal de Castellanne, par les troupes du camp de Sathonay, du 15 juin au 15 juillet 1853.

Voici, sur une petite place, l'école communale de la Pape et, plus loin, sur une autre place bordée de platanes, la chapelle, très élégante.

En face de chacune de ces places, un chemin descend vers les îles de Pape ; tous deux se rejoignent aux bords du Rhône en passant sous un ponceau métallique de la voie du chemin de fer de Genève.

A gauche, c'est la halte de Rillieux-la-Pape ; à droite, un chemin carrossable qui conduit au restaurant bien connu des Îles de la Pape et, en face, les îles auxquelles un bac donne accès ; c'est un coin charmant que le promeneur ne négligera pas.

Merveilleusement situé aux bords du Rhône, devant ses terrasses un panorama splendide, un air pur qui dilate les poumons, une cuisine excellente et variée à l'infini, une cave des mieux assorties, des salles sans nombre, grandes et spacieuses, splendidement décorées pour les repas de sociétés, des salons discrets pour les diners en tête-à-tête, tous les avantages réunis du *Restaurant Larivoire*.

A chaque croupe de la route, le regard peut s'étendre sur un panorama magnifique ; la large plaine, bordée d'un côté par Villeurbanne, Montchat, les Balmes dauphinoises que raie d'un trait blanc la digue du canal de Jonage, limitée de l'autre côté par la verdure profonde des îles de Vaux et de Miribel, à travers laquelle le Rhône indique ses replis aux scintillements des roseaux. Les Alpes, à l'horizon, élèvent leur barrière géante.

C'est un spectacle d'une réelle beauté et vers lequel, ceux de nos lecteurs qui voudront bien guider leurs pas, reviendront toujours avec un nouveau plaisir.

Concerts et Spectacles

Eldorado. — Les débuts de Severus Scheffer ont eu hier un succès énorme. *Ohé Venus !* n'aura plus que quelques représentations. Le 10, la pièce fantaisie de Flers cédera la place aux *Petites Brebis* de Vernay, un succès de plus à ajouter à ceux que M. Jean a déjà enregistrés cette année.

Casino. — M. Guillet a eu l'heureuse idée de nous montrer le cosmographe Thomson. Les vues authentiques de la guerre au Transvaal ont été longuement acclamées.

Chronique Sportive

Concours hippique de Lyon. — Sans la pluie désastreuse qui a gâté la journée de clôture, dimanche dernier, la semaine du concours hippique aurait été une des plus belles auxquelles il nous ait été donné d'assister depuis quelques années. Les chevaux de classe, plus nombreux que les années précédentes étaient, en général, fort bien présentés et prouvaient que l'élevage et le dressage dans notre région font des progrès constants et sensibles.

Dans les internationaux, on a surtout observé l'empressement des propriétaires de chevaux de gros trait et de trait léger à les exposer. Quelques attelages dans cette catégorie étaient parfaits, et l'on a surtout admiré les deux voitures de livraison présentées par la *Société Lyonnaise de Meunerie-Boulangerie*.

Quant aux sauts d'obstacles, les épreuves du dernier jour, le prix de la Coupe civile et le Grand Prix de Lyon (militaires), ont été brillamment gagnés aux applaudissements unanimes de l'assistance, par *Touch me not* et *Waverley*. On sait que le Grand Prix de Lyon a été couru lundi seulement, par suite de l'orage de dimanche.

Avant de terminer ce rapide compte rendu, il n'est que juste de reporter le succès du concours aux efforts persévérants et éclairés du comité que M. Joannard préside avec tant de dévouement et de compétence.

Courses de Lyon. — Les engagements sont nombreux et tout fait présager une réunion intéressante, tant au point de vue du nombre des champs qu'à celui de la valeur des chevaux inscrits.

Une remarque faite en passant est qu'il sera difficile à nos confrères sportifs de pouvoir donner des pronostics, les favoris s'étant pendant toute cette saison battus réciproquement et la différence de poids étant de trois à quatre kilos au maximum entre eux.

Disons, en terminant, que cette année, une jeune écurie lyonnaise, montera ses couleurs, pour la première fois, sur notre hippodrome. Les représentants sont de bonne origine et nous souhaitons que son coup d'essai soit un coup de maître.

Echos et Nouvelles

~ Voici le programme du troisième concert classique donné mercredi dernier, dans le Hall central des *Grands Magasins des Cordeliers*.

1. Ouverture de *Così fan Tutte* (MOZART). — 2. Minuit, rêverie pour Violon Solo (COHEN). — 3. Intermède hongrois (GAZENEUVE). — 4. Violoncelles des bois (WOLLSTEDT). — 5. *Rigoletto*, fantaisie (VERDI). — 6. Aragonaise du *Cid* (MASSENET). — 7. Quatuor classique : Fillettes au bois, menuet (LACOMÉ); En Sourdine, sérénade (TELLAM). — 8. Marche de Concert (WACHS).

~ A Budapesth est mort, à l'âge de soixante-sept ans, le compositeur Ladislav Zimay, professeur au Conservatoire de cette ville. Ses chansons populaires et ses chœurs pour les orphéons hongrois ont une grande vogue dans sa patrie.

~ On annonce de New-York la mort d'une chanteuse très réputée, M^{me} Murio-Celli. Elle était allemande et née à Brunswick, mais, depuis de longues années, elle s'était fixée en Amérique, où, après avoir obtenu de grands succès auprès du public, elle s'était livrée à l'enseignement et avait formé de nombreuses élèves.

~ Hippolyte-François Rabaud, professeur de violoncelle au Conservatoire, vient de mourir à la suite d'une courte maladie. Né à Sallèles-d'Aude le 29 janvier 1839, Rabaud, venu de bonne heure à Paris, était entré dans la classe de Franchomme, où il avait obtenu un premier accessit en 1857, le second prix en 1860 et le premier l'année suivante. Admis à l'orchestre de l'Opéra, il en devint violoncelle-solo, ainsi qu'à la Société des concerts, et fut nommé professeur au Conservatoire en 1886, en remplacement de Léon Jacquard. Il avait fondé naguère, avec MM. Taudou, Desjardins et Lefort, une excellente société de quatuors, et il a publié, outre quelques morceaux de genre, une bonne Méthode de violoncelle. Rabaud avait épousé la fille du célèbre flûtiste Dorus.

~ M. Georges Hartmann, l'ancien éditeur de musique de la rue Daunou, est mort dimanche dernier presque subitement d'un accès de goutte remontée au cœur. C'était un homme fort intelligent, de formes courtoises, d'un grand sens artistique et d'un goût très fin. Il eut longtemps autour de lui une partie de la jeunesse musicale d'il y a vingt ans, Massenet tout en tête. Puis il dut passer la main, et son fonds, tout entier vendu aux enchères publiques, fut adjugé un très gros prix à la maison du *Ménestrel*. Depuis, Hartmann s'était surtout occupé d'œuvres allemandes. Il représentait à Paris la maison Schott de Mayence. Il faisait aussi du théâtre entre temps, et collabora à diverses œuvres, dont les plus réputées sont *Hérodiade*, *Werther* et *Esclarmonde*.

~ Le théâtre municipal d'Elberfeld vient d'organiser un festival Mozart en même temps qu'une exposition Mozart. On a joué *Don Juan*, les *Noces de Figaro*, la *Flûte enchantée* et *l'Enlèvement au Sérail*, et on a donné deux concerts avec programmes variés tirés de l'œuvre de Mozart. L'exposition offre un grand intérêt; elle contient beaucoup de manuscrits du maître, entre autres les partitions complètes de la *Flûte enchantée* et de la symphonie dite *Jupiter*, et les autographes d'un acte d'*Idoménée* et de *Così fan Tutte*. C'est la Bibliothèque royale de Berlin qui a prêté ces trésors, ainsi qu'une centaine de portraits de Mozart. M. Paul Mendelssohn-Bartholdy a exposé la partition autographe de *l'Enlèvement au Sérail* et un carnet d'esquisses de Mozart d'une très grande valeur. La maison Breitkopf et Haertel, de Leipzig, a envoyé une collection de premières éditions d'œuvres de Mozart, aujourd'hui extrêmement rares. L'exposition contient aussi un petit piano dont Mozart s'était servi pour donner des leçons à sa belle-sœur.

~ Il vient de paraître le deuxième volume de **Beaujolais-Forez-Dombes**, par H. Billet. Ce volume clot l'historique des sires de Beaujeu et de leurs possessions en Beaujolais, Forez, Dombes et Lyonnais.

Cette superbe édition, in-4°, richement illustrée, contient, outre une érudition intéressante sans être lourde, des notes très originales sur les usages et coutumes villageois.

Nous en extrayons le passage suivant qui peut spécialement intéresser nos lecteurs.

Je suis de l'avis de ceux qui ne croient pas au passage des *Routiers* dans la châtellenie de Thizy et la baronnie d'Amplepuis.

On en aurait bien conservé quelques traditions.

Je n'en vois aucune, car ce n'est pas le fait suivant qui peut s'appeler une tradition :

En 1891, me trouvant occupé aux archives d'Amplepuis j'assistais, certain dimanche, à une soirée dramatique donnée par une société locale.

On jouait je ne sais plus quel sombre drame où figurait précisément l'attaque, au XIV^e ou XV^e siècle, d'un château par une bande routière.

L'action ne marchait pas trop mal, quand, tout à coup, au plus fort de l'assaut de l'invincible citadelle, vibra une sonnerie de *trompette*, jetant aux pillards assaillants cette excitante et encourageante promesse :

Il y a la goutte à boire là haut

Etait-ce assez moyenageux ?

~ Nous apprenons de Vienne que M. Hans Richter a donné aussi sa démission de chef de la chapelle impériale. Il quitte l'Autriche complètement et va habiter l'Angleterre avec sa famille. Dans son pays d'adoption, M. Richter ne se liera d'ailleurs d'aucune façon; il y fera seulement des tournées en qualité de virtuose de la baguette, et il continuera, bien entendu, à diriger les concerts Richter, de Londres, qui tiennent une si grande place dans la vie musicale de cette capitale. Il paraît que M. Richter s'est aussi engagé pour une grande tournée aux Etats-Unis, où il n'a encore jamais fait son apparition.

~ Une dépêche de Berlin affirme que malgré les rappels qui ont eu lieu après les deux premiers actes, l'opéra de M. Siegfried Wagner, *l'Homme à la peau d'ours*, mis en scène avec un grand luxe, n'a obtenu à l'Opéra autre chose qu'un succès d'ennui. Au troisième acte, cet ennui devint mortel. La critique est unanime à déclarer que ce qu'il y a de meilleur dans l'ouvrage, c'est le livret. Quant à la musique, on l'estime absolument inférieure à celle du jeune compositeur Arnold Mendelssohn, qui a traité récemment le même sujet.

~ M. Mascagni continue de faire parler de lui. Les journaux italiens nous apprennent qu'il est de retour de Russie, que, malgré les bruits qui avaient couru, il est rentré à Pesaro, qu'il a repris ses leçons au Lycée musical et qu'il se prépare à reprendre ses concerts populaires, dont l'orchestre sera exclusivement composé d'élèves de l'école, sans aucun élément étranger. D'autre part, on annonçait pour le 30 mars sa comparution devant le tribunal, sous l'inculpation d'outrages au syndic, le soin de sa défense ayant été confié par lui à l'avocat député Pavia. On disait aussi que M. d'Ambrogio, commissaire royal, s'était rendu à Pesaro, et l'on espérait que par son influence il parviendrait à calmer les deux partis en guerre et à faire cesser une querelle si préjudiciable à l'avenir du Lycée musical.

Enfin, voici qu'un journal italien de New-York nous fait savoir que M. Mascagni doit, au mois d'août prochain, se rendre à San-Francisco pour y diriger l'exécution de quelques-uns de ses opéras, dont les principaux rôles seront tenus par le ténor Avedano et le baryton Salassa, ses amis personnels. En quittant San-Francisco, l'auteur de *Cavalleria rusticana* continuera un voyage à travers le monde. Quel homme !

~ On annonce de Budapest que M. Alexandre Erkel, premier chef d'orchestre de l'Opéra, vient de prendre sa retraite après quarante ans de services. A cette occasion, on lui a conféré le titre de directeur de la musique et une pension de dix mille couronnes. M. Alexandre Erkel est le fils du célèbre compositeur hongrois de ce nom dont les opéras se maintiennent toujours au répertoire de Budapest.

~ Karl Goldmark dont on va célébrer le 70^e anniversaire n'a pas de fils, comme le maître de Bayreuth, mais il a un neveu qui s'appelle Rubin Goldmark et qui se destine également à l'art musical. Ce jeune homme, qui est né à New-York le 15 août 1872, est élève d'Antoine Dvorak et, depuis 1894, directeur du Conservatoire de Colorado Springs, ville d'eaux où il séjourne à cause de l'état précaire de sa santé. Plusieurs de ses compositions : un trio pour piano, violon et violoncelle, une sonate pour piano et violon, et des variations sur un thème original pour orchestre ont déjà été exécutées avec succès en Amérique; tout récemment M. Rubin Goldmark a publié *Six lieder* (op. 2) qui prouvent un talent incontestable.

~ Au *Ménestrel* de Cologne : « Au Gürzenich vient d'avoir lieu, sous la direction de M. Wüllner, une excellente exécution de la *Messe* en si mineur de J.-S. Bach. A cette occasion, on a fait usage de quelques instruments anciens du temps du *cantor* de Leipzig, qu'on a l'habitude de remplacer maintenant par des instruments modernes qui ne sont pas tout à fait différents. M. Wüllner a fait revivre les deux hautbois d'amour qui accompagnent le duo pour soprano et contralto, *Et in unum dominum*, et dont un seul accompagne aussi l'air *Qui sedes*. Ces instruments étaient jusqu'à présent remplacés par le hautbois ordinaire et le cor anglais, qu'on nommait « hautbois de chasse » au temps de Bach et que celui-ci a désigné par l'expression italienne *Oboe da caccia*. D'autre part, les trompettes modernes ont été remplacées par des trompettes datant du temps de Bach, dont l'éclat magnifique a singulièrement rehaussé l'effet de certains passages. L'expérience a donc complètement réussi, et on peut espérer que l'exemple donné par M. Wüllner sera désormais suivi partout en Allemagne ».

~ C'est M. Camille Saint-Saëns qui écrira la musique de la grande pièce lyrique destinée au théâtre antique d'Orange en 1901; le poème, on s'en souvient, est de MM. Victorien Sardou et P.-B. Gheusi.

~ Un artiste distingué, qui appartenait à une famille bien connue par ses traditions artistiques et littéraires, Annunziato Vitrioli, est mort le 11 mars à Reggio de Calabre. Il s'était fait connaître par un grand nombre de compositions, entre autres un oratorio, *les Sept Paroles du Christ*, qui fut exécuté plusieurs fois dans la cathédrale de Reggio. Il a fait aussi représenter, au théâtre communal de cette ville, en 1896, un opéra sérieux en quatre actes, intitulé *Palmira*.

Lire dans notre prochain Numéro :

EN VOULEZ-VOUS DES AFFICHES ?

Impressions d'un POT-A-COLLE

TEXTE DE FURLUTH — ILLUSTRATIONS DE PONCET

Le Gérant : GOJON.

7139. — Imp. V. L. Delarochette, 85, rue de la République, Lyon.